



THELMA FILMS présente

# JE NE SUIS PAS UN SALAUD

UN FILM DE  
EMMANUEL FINKIEL

avec **Nicolas Duvauchelle** et **Mélanie Thierry**

2015 • France • Durée : 1H51 • Format Image : 1.85 / Son : 5.1

**SORTIE LE 24 FÉVRIER 2016**

**DISTRIBUTION**



9, rue Pierre Dupont  
75010 Paris  
Tél. : 01 80 49 10 00  
contact@bacfilms.fr

Matériel de presse téléchargeable sur [www.bacfilms.com](http://www.bacfilms.com)

**RELATIONS PRESSE**

André-Paul Ricci, Tony Arnoux et Rachel Bouillon  
6, place de la Madeleine  
75008 Paris  
Tél. : 01 49 53 04 20  
apricci@wanadoo.fr



## SYNOPSIS

Lorsqu'il est violemment agressé dans la rue, Eddie désigne à tort Ahmed, coupable idéal qu'il avait aperçu quelques jours avant son agression. Alors que la machine judiciaire s'emballe pour Ahmed, Eddie tente de se relever auprès de sa femme et de son fils et grâce à un nouveau travail. Mais bientôt conscient de la gravité de son geste, Eddie va tout faire pour rétablir sa vérité. Quitte à tout perdre...

# ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

## D'où est née l'idée du film ?

Elle est née de trois choses. Il y a quelques années, un de mes amis, qui s'appelle Ahmed - je n'ai pas changé son nom -, a disparu de la circulation pendant six mois. Lorsqu'il a réapparu, il m'a raconté ce qui lui était arrivé : un type s'était fait gravement agresser en bas du bloc de la petite cité dans laquelle il vivait et avait entendu prononcer le prénom Ahmed lors de son passage à tabac. Comme dans le film, la police avait arrêté tous les Ahmed de sa cité et le gars s'était entêté à reconnaître mon ami, alors même que l'enquête le mettait peu à peu hors de cause. Ce type m'a tout de suite intrigué. Qui pouvait-il être ? Pourquoi cet acharnement ? Quel était in fine son intérêt ? Je n'arrêtais pas d'interroger mon copain injustement accusé : « À quoi ressemblait-il ? Comment était-il ? ». Mais Ahmed n'était pas très loquace : « C'était une espèce de bolos qui n'osait pas me regarder, un pauvre type, un petit çais-fran », me répondait-il. C'est là, à partir de l'énigme que représentait pour moi ce « pauvre type », que peu à peu s'est esquissé le désir de faire ce film, un pauvre type que j'ai appelé Eddie et qui est devenu non seulement le personnage principal, mais celui à travers lequel tout serait vécu. Au même moment, je fréquentais un café-tabac près de chez moi et avais repéré un homme qui éveillait ma curiosité : 35 ans, toujours en survêtement, assez beau, il m'évoquait ces légionnaires flamboyants qui hantent les chansons réalistes d'avant-guerre. Le gars donnait l'impression d'être toujours affairé comme s'il se rendait à un rendez-vous et qu'il avait peu de temps à accorder à la boisson qu'il avait commandée. Sauf que ce petit jeu durait toute la journée. Et puis un jour, je l'ai vu avec un petit garçon, son fils. L'itinéraire de mon ami et le sien se sont rejoints dans mon esprit : j'ai commencé à travailler sur cette trame que j'ai nourrie de préoccupations tout à fait personnelles. En l'occurrence j'ai eu envie de parler de la famille.

## Comme dans vos films précédents, on a le sentiment que vous prenez plaisir à tirer plusieurs fils à la fois.

Exactement. J'ai envisagé ce long métrage comme une sorte de millefeuille, chaque feuille étant un mouvement que j'essaie de suivre tout au long du récit, plus ou moins discrètement, comme on suit les mouvements souterrains de l'alto sur les violons dans un quatuor.

## Que ce soit dans les vitrines, chez eux, devant un miroir, ou à l'extérieur, face aux vitres de la cité, tous les personnages du film, et Eddie, le héros en particulier, croisent constamment leur reflet. Comme s'ils se trouvaient en permanence face à une image d'eux-mêmes à laquelle ils doivent se confronter.

C'est une autre des feuilles du millefeuille. Nous sommes tous déterminés par un certain nombre de mécanismes sociaux et, dans le même temps, chacun a son libre arbitre. Dans cette dialectique permanente, entre ce que la société nous demande d'être, ce que nous sommes réellement et la projection de ce que nous aimerions être, la bataille est rude et le devient d'autant plus lorsqu'on souffre, comme Eddie, d'un petit déficit. D'où ce reflet auquel il est sans cesse confronté : il ne voit le monde qu'à travers ce qu'il projette de lui-même. C'est sa maladie. Et son démon.

## Comment le décririez-vous ?

C'est un type plus complexe qu'il peut paraître au premier abord. C'est un brave type, mais il a en lui un individualisme forcené et une immaturité évidente. Il est bien trop englué en lui-même pour faire attention à l'autre dont il subit pourtant continuellement le regard.

Eddie se trouve dans l'incapacité de coller au schéma d'une vie à laquelle il aspire. C'est un marginal alors qu'il ne rêve pourtant que de se couler dans le moule. Tirailé entre sa fragilité d'être et l'impossibilité de répondre à l'injonction d'être quelqu'un, il n'a jamais pu se satisfaire de son existence, ni combler le fossé entre son identité intime et le rôle qu'on lui demande de jouer ou qu'il croit devoir jouer pour exister. Il a une image de lui calamiteuse et essaie bien maladroitement de s'en construire une autre, plus valorisante, dans le regard des autres.

Pour y parvenir, il va finir par se comporter en salaud et orchestrera inexorablement sa propre perte. Comme plus ou moins tous mes films, *Je ne suis pas un salaud* traite finalement de l'identité et du rapport à l'autre. Eddie subit, comme nous tous, à une échelle plus ou moins variable, cette pression sociale et sociétale qui nous enjoint d'être une belle personne, un bon père, un bon mari, un type respectable. Mais en même temps, comme nous tous, il est également animé par ses forces intérieures.

Chez lui, ce ne sont malheureusement pas des forces positives. Quand il se voit comme un nul, il fait tout pour l'être. Aussi quand il essaie de bien faire, fait-il tout « foirer ».

### **La façon dont il se jette dans l'affrontement avec les jeunes de la cité est presque suicidaire.**

On voit bien qu'à un certain moment la rixe pourrait s'arrêter, mais ses agresseurs se moquent de lui et le traitent comme un moins que rien, ce qu'il est depuis le début du film (on se souvient des rires moqueurs pendant le stage quand il essaie de jouer le rôle du vendeur). Il ne le supporte pas, donc il y va. Et puis n'oublions pas que tout ça se passe sous le regard de la fille qu'il raccompagne : chez lui ce n'est pas rien. Là encore, il ne veut pas perdre la face.

Et pourtant, comme lorsque sa femme le houspille après qu'il a ramené son fils en retard, il ne sait que répéter au policier qui l'interroge sur les circonstances de son agression : « Je suis désolé, je suis désolé. »

Eddie cultive un sentiment de culpabilité aigu. Il ne dit ça qu'après que le policier lui demande s'il est marié. Il est parfaitement conscient de la situation dans laquelle il s'est mis. Un type qui se sent sans cesse coupable peut tout faire pour l'être vraiment. Grâce à cette bagarre où il est laissé pour mort, il retrouve l'estime et le respect de tous : la police, sa femme, son fils... jusqu'au chef de service de l'hôpital où il est soigné qui le baptise Robocop. Il retrouve sa famille et un travail.

Oui, il aura fallu qu'il touche le fond du fond pour pouvoir recouvrer une situation de normalité.

### **Expliquez-nous le mécanisme qui le pousse à reconnaître un innocent alors qu'il a restauré sa confiance en lui.**

La confiance en soi d'Eddie n'est jamais acquise, il est toujours sur la sellette. Pour cette scène, mon grand modèle est *L'Étranger* d'Albert Camus. Lorsque Meursault s'apprête à planter son couteau dans le corps de l'Arabe qui est en face de lui, Camus prend soin de nous dire que ce n'est ni à cause de l'altercation qui a eu lieu auparavant ni à cause de ce qui s'y est dit. Il évoque la chaleur, le bruit, le reflet du soleil sur la lame... une série d'éléments sensibles qui appartiennent au moment présent.

C'est le même mécanisme qui pousse Eddie à dénoncer Ahmed : il le fait à cause de minuscules événements qui se déroulent durant la parade d'identification. Il y a la promiscuité du policier qui commence par le respecter comme un égal ; ce même policier qui lui demande s'il a bu après avoir senti son haleine. On lui dit « qu'il s'agit de ne pas dire n'importe quoi, qu'il faut être sûr ». Il n'en faut pas plus pour qu'à cet instant précis, il agisse de la façon la plus valorisante à ses yeux... À chaque moment du film, on flirte avec cette ligne existentielle que j'évoquais plus haut. Eddie est quelqu'un qui n'est jamais tranquille, jamais en paix, se sentant toujours évalué, jugé par les autres.

### **L'arrestation de tous les Ahmed du quartier semble incroyable...**

D'abord ce n'est pas tout le quartier, mais les blocs d'immeubles qui forment la

cité. Et je vous rappelle que sur ce point je n'ai rien inventé, ça c'est vraiment passé comme ça dans la réalité. Plus métaphoriquement, la police n'arrête pas les gens qui s'appellent Ahmed, mais ce qu'elle imagine être les gens qui portent ce nom. On est toujours dans la thématique profonde du film : le rapport entre soi, l'image de soi et celle des autres sur soi.

### **Peut-on imaginer, qu'après quelques temps passé dans le coma, Eddie puisse être de bonne foi en reconnaissant quelqu'un qu'il a déjà vu, mais dans une autre situation, en l'occurrence, une simulation d'entretien à Pôle Emploi ?**

Il n'y a pas besoin de coma pour se retrouver dans cette situation de confusion de deux réalités différentes. Ça peut nous arriver à tous, spécialement après un choc émotionnel. Pour moi, Eddie est de bonne foi quand il reconnaît Ahmed la première fois. Le problème, c'est qu'il se croit obligé de se montrer catégorique alors qu'il devrait dire qu'il n'est pas sûr.

### **Comment expliquer qu'Eddie s'enlise dans son mensonge ?**

À partir de son agression, il se sert - pas totalement consciemment - de son statut de victime puis de témoin à charge pour s'en sortir. D'abord s'affirmer, puis essayer de reconstruire une vie sociale et familiale et conquérir le rôle qu'il n'avait jamais réussi à tenir du bon gars qui donne ce qu'il pense qu'on attend de lui.

C'est l'image du type qui, submergé pour ne pas se noyer, agrippe et enfonce la tête de l'autre. Eddie associe ce qu'il a reconquis - l'amour de sa femme et l'admiration de son fils - à ce geste et mélange confusément le comportement de bon citoyen avec l'acte d'avoir dénoncé Ahmed. C'est sûrement rageant pour le spectateur qui se dit qu'il suffirait d'un cheveu pour que les choses s'arrangent. Mais Eddie est faible - en complet déficit existentiel.

Encore une fois, il suit son sentiment intuitif qui lui fait penser qu'Ahmed était présent ce soir-là et qu'il l'a planté, le mensonge résidant dans sa posture de certitude. Et n'oublions pas qu'il est sous le regard au demeurant bienveillant de la juge. À ses yeux, Eddie est du bon côté, c'est une pauvre victime. Il lui faut donc tenir ce rôle. Voilà, de nouveau, une circonstance, un regard aimable, une sollicitude appuyée, la machine judiciaire qui l'impressionne. C'est ça qui le fait agir. On ne peut pas sortir son comportement du contexte dans lequel les faits se déroulent. Il est encore une fois « sous influence ».

### **Il est tout de même très « limite ».**

Je sais qu'il y aura des gens pour le traiter de beauf, de con, de tête de nœud. Une partie du public aime que les personnages ne soient pas dupes d'eux-mêmes - elle s'y identifie plus facilement. Eddie est un personnage complexe et plein de contradictions, plein de défauts, on ne fait rien pour les arranger ou les masquer : il renvoie au spectateur un miroir d'autant moins aimable que ses faiblesses, ses lâchetés et ses aspirations peu avouables ne sont pas loin des nôtres, celles qu'on



essaie justement de ne pas montrer. C'est un challenge du film que de jouer avec l'empathie du personnage. Ah, la fameuse sympathie du personnage ! Il faut que le personnage caresse dans le sens du poil. On va vous parler d'humanisme - on doit toujours se méfier quand on en appelle à l'humanisme.

Je ne porte pas sur Eddie de regard condescendant, ni sur sa condition ni sur ses petites ambitions, moi ce personnage me touche. Je l'ai filmé avec toute la tendresse possible. Je condamne certaines de ses actions, mais je sens sa souffrance, sa fragilité et son intranquillité et je comprends parfois ses colères face à la société.

### **La scène où il croise la mère d'Ahmed et sa petite amie au Palais de Justice après avoir violemment réitéré ses accusations devant la juge est absolument terrible.**

Je voulais qu'il ait l'air d'un collabo. Dans cette scène, il a le physique et l'allure d'un véritable salaud.

### **Pourquoi avoir choisi de donner au film ce titre - Je ne suis pas un salaud - quand tout semble indiquer qu'Eddie en est un ?**

Il y a bien sûr un jeu, une ironie, avec le spectateur qui, tout au long du film, assiste aux actions du personnage principal. J'ai emprunté la définition que Sartre donne du salaud dans *L'Être et le néant* avec l'exemple du garçon de café jouant à « être » garçon de café. Pour lui, un salaud est quelqu'un de mauvaise foi qui se prend pour ce qu'il n'est pas ; quelqu'un qui joue la comédie sans se le dire et qui finit par y croire. Eddie adorerait être un autre, mais il n'y parvient pas. Il est incapable de jouer le jeu qu'on lui impose. Il aimerait bien, mais ne le peut pas : on voit bien, au début du film, dans le stage de vente qu'il est incapable de tenir le rôle. D'une certaine manière il est, lui aussi, victime du jeu de rôle auquel nous sommes, d'une manière ou d'une autre, tous soumis : accepter de jouer des rôles, s'arranger pour être en adéquation avec ce rôle, devenir ce rôle. La moindre défaillance ou incapacité à cette adéquation et on court, ni plus ni moins, le risque de ne plus exister.

De ce point de vue-là, on pourrait dire qu'Eddie est peut-être un enfoiré, mais pas un salaud ! Si l'on suit la définition de Sartre, le vrai salaud du film est Ahmed qui accepte de se faire appeler Michel Lorrain sur la plateforme téléphonique où il travaille en utilisant des phrases types qui ne sont pas de lui.

### **Tandis qu'il persévère dans son erreur, Eddie s'englué dans une sorte d'insatisfaction chronique : il déteste son nouveau travail, jalouse silencieusement son patron qu'il soupçonne de draguer sa femme, et ne s'épanouit pas spécialement durant les virées du week-end au centre commercial.**

Cette insatisfaction est ce qui le constitue. Il désire quelque chose et quand il l'obtient, il s'ennuie. Et pourtant il aime sa femme et son fils.

### **On sent un amour très fort entre sa femme et lui.**

Oui, il y a une ligne passionnelle à laquelle je tenais beaucoup. Eddie et sa femme

retombent amoureux, mais le quotidien s'en mêle et vient « bousiller » leur relation - ce n'est pas moi qui ai inventé les embouteillages à la sortie des centres commerciaux : l'ennui dans lequel nos vies sont enrubannées pèse lourd sur les familles. Au fond, Karine et Eddie vivent en concentré ce que la plupart des couples éprouvent sur une quinzaine d'années. Tout l'enjeu du récit était de concentrer ce cycle dans un laps de temps très court.

### **Eddie boit trop, et ne se confie jamais.**

Son alcoolisme est le symptôme de sa difficulté à être. Effectivement il ne parle pas, il est comme muré en lui-même. Il suffirait de quelques phrases, mais il ne les dit pas.

### **Et il s'enferme encore dans son mutisme quand les coups de téléphone anonymes donnés par les amis d'Ahmed viennent perturber l'harmonie familiale. Plutôt que de parler, il préfère emprunter le comportement d'un innocent père de famille en déposant une main courante au commissariat. Il utilise les clichés sans y rentrer vraiment.**

Oui, c'est toujours cette fausse image à laquelle il s'accroche et qu'il cherche dans le regard de ceux qu'il aime ; l'image d'un type qui réussit et qui assure, qui protège sa famille.

### **Au risque de perdre son fils.**

De l'enfant ou du père, on ne sait pas qui est le plus infantile. Et lorsqu'Eddie s'aperçoit que son fils le voit finalement tel qu'il est et non plus comme le héros qu'il voudrait être, il ne peut pas le supporter. Quand il se bat avec lui, à la fin, ils ont tous les deux le même âge. Pour moi, symboliquement, cette scène marque l'explosion de LA famille.

### **Les aveux d'Eddie devant le tribunal sont terribles. « C'est un malentendu », dit-il au juge.**

Dans cette scène, je trouve Nicolas Duvauchelle bouleversant : en la regardant, j'éprouve chaque fois une émotion intense : il est à fleur de peau, dans un état de fragilité extrême. Nicolas avait un vrai juge en face de lui qui employait les vrais mots des tribunaux et chaque mot prononcé semblait pénétrer chacun des pores de sa peau. On sent qu'il est habité, comme un dibbouk. Il EST Eddie.

### **On filme rarement la faiblesse au cinéma. Dans Je ne suis pas un salaud, vous la rendez incroyablement palpable.**

La faiblesse est rarement filmée en effet, ce n'est pas très héroïque, pas très gratifiant pour le spectateur. D'habitude, au cinéma, on s'arrange pour que même les anti héros aient quand même des travers avouables et deviennent en fait des héros. Ici, au contraire, le personnage est livré avec ses défauts sans compromis pour le dédouaner, sans circonstances atténuantes, livré nu au jugement moral du spectateur. À qui on renvoie une incarnation de quelques-uns de ses propres défauts. Bien sûr, nous ne nous comporterions certainement pas comme Eddie, nous ne dénoncerions pas un type sans être absolument sûrs. Encore que... Mais combien de petites mesquineries

et saloperies faisons-nous à longueur de temps pour sauver nos peaux ou simplement se sentir mieux, pour exister ? « Je ne suis pas un salaud » c'est ce qu'on se dit tous !

**De Madame Jacques sur la Croisette, votre premier moyen métrage, à Nulle part, terre promise, tous vos films ont la particularité de suivre plusieurs trajectoires en parallèle. Ici, ce sont celles d'Ahmed et Eddie.**

Je vois Ahmed comme un double d'Eddie. Le couple qu'il forme avec sa copine me semble très proche de celui que devaient former Eddie et Karine dix ans plus tôt, juste avant la naissance de leur fils. Ahmed est peu présent dans le film - il disparaît de l'écran comme il disparaît de la société -, mais je voulais lui donner des chances d'exister. Il est sans doute un peu plus structuré que son aîné - il accepte de faire ce qu'Eddie ne parvient pas à accomplir. Malgré tout, il vit chez sa mère et a la nonchalance des adolescents. Je dirais qu'Eddie est un enfant et Ahmed, un adolescent.

**Vous avez consacré beaucoup de temps à l'écriture et au montage financier du film.**

*Je ne suis pas un salaud* est un projet que je porte depuis une dizaine d'années. Les projets de film mettent parfois du temps à devenir matures. Et puis il arrive un moment où il semble qu'ils entrent en écho avec ce qui nous entoure, l'actualité, le climat social, l'état de la société ou du moins ce que personnellement on en ressent, et surtout où ils correspondent à un besoin particulier d'écriture cinématographique. Lorsque je l'ai repris, à la faveur de ma rencontre avec la productrice Christine Gozlan, j'imaginai le réaliser d'un jet, comme une espèce de cri, qui correspond à la violence du sujet. Sa fabrication s'est finalement étalée sur près de quatre ans et, sans l'opiniâtreté de mes producteurs, il n'aurait sans doute pas existé. Le thème faisait peur et le personnage d'Eddie, beaucoup trop éloigné des stéréotypes actuels, dérangeait.

**On a souvent évoqué - parfois mal à propos - le côté documentaire de votre cinéma.**

Quel que soit l'argument fictionnel à mettre en scène, je suis toujours attaché à chercher l'impression de vérité, à restituer dans le film tant que possible l'épaisseur que l'on trouve dans la réalité de nos vies. Avec toujours le souci de rendre compte de l'incarnation de chaque personnage, le désir de filmer, bien au-delà du statut de chaque personnage, des personnes de chair et de sang. J'ai souvent dit que la caméra n'enregistrait pas tel sourire, tel regard d'un personnage, mais bel et bien ceux de l'acteur qui joue ce personnage. Bien que l'itinéraire d'Eddie soit fabriqué de toute pièce, j'ai recherché la vérité documentaire de chaque action, de chaque regard. Les acteurs, et notamment Nicolas Duvauchelle et Mélanie Thierry, m'ont permis de les aborder quasiment à la manière d'un documentaire. Ainsi il n'y avait pas de répétition, ou plutôt chaque répétition était filmée et souvent utilisée au montage. Et malgré le découpage - parfois sophistiqué - de certaines scènes, il

s'agissait de capter les choses comme si elles se déroulaient pour la première fois et spontanément devant la caméra. J'ai, en quelque sorte, suivi Duvauchelle en documentaire. Mais un Duvauchelle qui était devenu Eddie. Oui on peut dire que j'ai fait un documentaire sur Eddie.

**Le film paraît pourtant très écrit...**

J'ai essayé de combiner cette matière brute spontanée avec une écriture précise, parfois à effets et flirtant avec le film de genre. La mécanique implacable du récit me permettait de rendre la structure déterminante que représente la société, et de lui opposer, dans le même temps, l'intimité du personnage, son libre arbitre, son existence. Face à cette structure qui le détermine, Eddie est libre de choisir, et le spectateur assiste, impuissant et en direct, à ses mauvais choix.

**Parlez-nous de la mise en scène... ce travail sur les reflets et la transparence qui hante tout le film...**

Tout doit concourir à faire écho au mode de perception du spectateur qui utilise ses outils de tous les jours pour lire le monde. Je parle d'impression de vérité, pas de naturalisme. Ainsi, j'assume le principe que mes personnages sont filmés ; on ne fait pas une copie neutre de la réalité, c'est forcément interprété par l'objectif et la caméra, et forcément subjectif. En reconnaissant l'utilisation de la caméra, je peux m'autoriser à utiliser des flous et travailler sur ces reflets dont vous parlez.

La longue focale autorise les plans serrés tout en permettant de passer à travers la matière d'un lieu, à travers les choses. Je tenais beaucoup à ce que les personnages soient déterminés par les lieux qui les entourent. Mais l'objectif permet aussi de détacher le personnage de l'arrière-plan, du monde flou devenu substance abstraite. Eddie est à la fois à distance du monde et complètement immergé dedans. J'ai eu la chance de travailler avec un chef opérateur, Alexis Kavyrchine, qui a un œil formidable et qui se moque des règles et du cirque de la profession. Ensemble, on a cherché dans la réalité des choses propres à devenir signifiantes sans qu'on ait à les fabriquer.

**Il y a, dans le film, un énorme travail sur les couleurs et les bruits de la nuit.**

Quand on marche dans la ville la nuit, tout vous pénètre et fait corps avec votre état d'âme. Le bruit et les couleurs du monde sont importants dans le film. Tout en restant serré sur le personnage principal, j'ai essayé, chaque fois que je l'ai pu, de suggérer le monde en marche autour d'Eddie.

**Vous avez toujours affirmé consacrer beaucoup de temps à la préparation.**

Parce que, d'une certaine façon, c'est une période où je continue à écrire le film. Durant les repérages, un lieu ou une personne vont peut-être m'empêcher de mettre une des dimensions que j'avais imaginée pour une scène, mais ils vont m'en proposer une autre : en se heurtant à la réalité, la mise en scène que j'ai préconçue sur le papier va se transformer. Je vais accumuler tout un tas d'éléments importants qui vont devenir extrêmement signifiants.



### **Vous avez l'habitude de tourner en équipe réduite.**

C'est un choix presque mathématique : moins il y a de gens sur un plateau et moins vous perdez de temps à leur en consacrer. Toute l'énergie est concentrée autour du temps passé à filmer. Nous avons très peu de jours de tournage, il nous fallait profiter au maximum du temps imparti. Quelle que soit l'heure, il y a toujours des choses à filmer. Les journées étaient intenses. Mais le passage au numérique facilite considérablement les choses : on n'a pratiquement plus besoin de rien, on peut décider de s'affranchir de la lumière - sans jamais renoncer à une image travaillée. Ce n'est pas le cinéma qu'on fait autour d'un film qui m'intéresse, c'est le film. L'important, c'est de traquer la vérité qu'il y a devant la caméra.

### **En dehors de Nicolas Duvauchelle, Mélanie Thierry et Driss Ramdi, la plupart des acteurs sont des non professionnels.**

J'ai beaucoup tourné avec des non professionnels et me sens à l'aise avec eux. Je trouve qu'ils contribuent à la vérité d'un film. Dans *Je ne suis pas un salaud*, j'ai essayé d'utiliser le plus souvent possible des gens appartenant aux mondes que je filmais ; du personnel hospitalier dans les scènes d'hôpital, des magistrats pour le Palais de Justice, etc.

### **Les comédiens pros sont un peu logés à la même enseigne que ces amateurs : ils portent leurs propres vêtements, et n'avaient ni coiffeur ni maquilleur à leur disposition sur le plateau...**

Je pars du principe que les gens sont beaux et c'est justement lorsqu'ils échappent aux canons de ce qu'on appelle « la belle représentation cinématographique » que je les trouve magnifiés. Pour *Voyages*, où les acteurs avaient plus de quatre-vingts ans, on m'avait conseillé d'éviter les gros plans. Mais ce sont précisément les gros plans que j'aime au cinéma. J'aime cadrer mes acteurs de très près, que, tout d'un coup, l'espace de quelques secondes, le paysage du film soit un visage. Le spectateur peut y lire ce qui n'est pas dit dans le dialogue, comme nous le faisons naturellement lorsque nous appréhendons les autres dans nos vies quotidiennes.

### **Comment dirigez-vous vos acteurs ?**

Je les regarde, je les aime et ne me dis jamais qu'ils sont des interprètes.

Mélanie Thierry a cette particularité de pouvoir être à la fois sublimement belle et rayonnante, et dans le même moment incarner une femme comme toutes les autres, assez commune pour pouvoir véhiculer l'authenticité de l'histoire. Il fallait que son personnage soit une planche de salut possible pour Eddie, l'énergie de Mélanie a fait beaucoup pour le rôle. Mais ce qui m'a le plus touché chez elle c'est sans doute sa sincérité de jeu. Ce qu'elle fait à la fin du film est sublime, elle l'a fait sans filet, avec générosité, sans effet, sans autres armes que son talent et sa vérité.

Pour moi, Nicolas Duvauchelle et Mélanie Thierry sont un homme et une femme que je filme. J'essaie de faire en sorte qu'ils soient le plus libre possible en dépit du cadre précis que je leur impose. Je le répète, on est finalement toujours dans une position de documentariste quand on filme quelqu'un.

### **Leur avez-vous parfois demandé d'improviser ?**

En règle générale tout est écrit. Mais Nicolas Duvauchelle, formidable acteur, ne recopie jamais une prise. Il a véritablement incarné Eddie. Dans le film, ni lui ni Mélanie Thierry ne jouent. Ils ne trichent jamais. Ils m'ont bluffé.

### **Vous avez été premier assistant sur les films de Jean-Luc Godard et Krzysztof Kieslowski. Revendiquez-vous leur influence ?**

Quand je tourne un film, j'essaie, au contraire, d'oublier tout ce qui serait susceptible de m'influencer. Mais il est certain que ces deux metteurs en scène m'ont nourri.

### **Depuis *Voyages en 1999*, vous n'avez réalisé que trois longs métrages pour le cinéma. Pourquoi tournez-vous si peu ?**

J'ai du mal à entreprendre un film sans sentiment de nécessité. Peut-être ai-je un peu exagéré... Depuis quelques années, le désir de raconter des histoires et surtout celui de tourner s'est fait plus pressant. Je suis même devenu un peu impatient.



# BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Né à Paris en 1961.

Après des études de lettres à Censier, Emmanuel Finkiel commence sa carrière comme assistant de nombreux réalisateurs dont Christian de Chalonge, Bertrand Tavernier, Krzysztof Kieslowski et Jean-Luc Godard.

Puis il enchaîne l'écriture et la réalisation de longs métrages de fiction et de documentaires ainsi que de téléfilms.

En 1995, il réalise *Madame Jacques sur la Croisette*. Primé dans de nombreux Festivals, il obtient notamment le César du meilleur court métrage en 1997. En 1999, il réalise son premier long métrage, *Voyages*, qui obtient entre autres le César du premier film et celui du meilleur montage 2000 et le prix Louis Delluc. En 2009, il réalise son deuxième long métrage de fiction, *Nulle part, terre promise* qui obtient entre autres prix, le prix Jean Vigo. En 2012, il écrit et réalise le documentaire de long métrage *Je suis*. En 2014, il réalise *Je ne suis pas un salaud* dont le scénario, qu'il a écrit, est sélectionné à L'Atelier Cinéfondation 2013 et obtient le Prix ARTE International. En 2015, le film obtient le Prix de la mise en scène et le Prix d'interprétation masculine pour Nicolas Duvauchelle au Festival du Film Francophone d'Angoulême 2015.

Emmanuel Finkiel écrit actuellement, toujours pour le cinéma, le scénario de *Les Chiottes de Siegmaringen* en collaboration avec Jacques Martineau ainsi que l'adaptation de *La Douleur* de Marguerite Duras.

Pour France 2, il écrit et réalise *Mélanie* en 1996, avec Michel Duchaussoy. Pour Arte, en 2001 il réalise le documentaire *Casting* qui obtient parmi d'autres prix, la mention spéciale du Prix Europa 2001. Le téléfilm qu'il écrit et réalise pour France 2 en 2007, *En marge des jours* avec Michèle Laroque, est récompensé du FIPA d'or du Meilleur scénario.

# FILMOGRAPHIES

## EMMANUEL FINKIEL

- 2014 **JE NE SUIS PAS UN SALAUD**  
2008 **NULLE PART TERRE PROMISE**  
2000 **JE SUIS**  
1999 **VOYAGES** César de la meilleure première œuvre  
et César du meilleur montage



# NICOLAS DUVAUCHELLE

- 2014 **JE NE SUIS PAS UN SALAUD** | Emmanuel Finkiel  
**LE COMBAT ORDINAIRE** | Laurent Tuel  
**THE ENDLESS RIVER** | Oliver Hermanus
- 2013 **BODYBUILDER** | Roschdy Zem  
**MAINTENANT OU JAMAIS** | Serge Frydman
- 2012 **MARIAGE À MENDOZA** | Édouard Deluc
- 2011 **COMME DES FRÈRES** | Hugo Gelin
- 2010 **PARLEZ-MOI DE VOUS** | Pierre Pinaud  
**POLISSE** | Maïwenn  
**LA FILLE DU PUISATIER** | Daniel Auteuil  
**LES YEUX DE SA MÈRE** | Thierry Klifa
- 2009 **HAPPY FEW** | Anthony Cordier  
**STRETCH** | Charles De Meaux
- 2008 **LES HERBES FOLLES** | Alain Resnais  
**LA FILLE DU RER** | André Techiné  
**LA BLONDE AUX SEINS NUS** | Manuel Pradal
- 2007 **WHITE MATERIAL** | Claire Denis  
**SECRET DÉFENSE** | Philippe Haïm
- 2006 **AVRIL** | Gérald Hustache-Mathieu  
**HELL** | Bruno Chiche  
**LE GRAND MEAULNES** | Jean-Daniel Verhaeghe  
**LE DEUXIÈME SOUFFLE** | Alain Corneau  
**À L'INTÉRIEUR** | Alexandre Bustillo, Julien Maury
- 2004 **UNE AVENTURE** | Xavier Giannoli
- 2003 **SNOWBOARDER** | Olias Barco  
**LES CORPS IMPATIENTS** | Xavier Giannoli  
**POIDS LÉGER** | Jean-Pierre Ameris  
**À TOUT DE SUITE** | Benoît Jacquot
- 2000 **TROUBLE EVERYDAY** | Claire Denis
- 1999 **DU POIL SOUS LES ROSES** | Agnès Obadia, Jean-Julien Chervier
- 1998 **LE PETIT VOLEUR** | Éric Zonca





## MÉLANIE THIERRY

- 2014 **JE NE SUIS PAS UN SALAUD** | Emmanuel Finkiel  
**A PERFECT DAY** | Fernando Leon De Aranoa
- 2013 **LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ** | Denys Arcand  
**ZERO THEOREM** | Terry Gilliam
- 2012 **POUR UNE FEMME** | Diane Kurys  
**L'AUTRE VIE DE RICHARD KEMP** | Germinal Alvarez
- 2011 **COMME DES FRÈRES** | Hugo Gélin  
**OMBLINE** | Stéphane Cazes
- 2010 **IMPARDONNABLES** | André Téchiné  
**LA PRINCESSE DE MONTPENSIER** | Bertrand Tavernier
- 2009 **L'AUTRE DUMAS** | Safy Nebbou  
**LE DERNIER POUR LA ROUTE** | Philippe Godeau  
*César Du Meilleur Espoir Féminin*  
**JE VAIS TE MANQUER** | Amanda Sthers
- 2008 **BABYLON A.D.** | Matthieu Kassovitz
- 2007 **LARGO WINCH** | Jérôme Salle
- 2006 **CHRYSALIS** | Julien Leclercq  
**PARDONNEZ-MOI** | Maïwenn  
**PU 239** | Scott Z Burns
- 2005 **LES ÉCORCHÉS** | Cheyenne Carron
- 2000 **15 AOÛT** | Patrick Alessandrini  
**JOJO LA FRITE** | Nicolas Cuche  
**CANONE INVERSO** | Ricky Tognazzi
- 1999 **QUASIMODO DEL PARIS** | Patrick Timsit
- 1998 **LA LÉGENDE DU PIANISTE SUR L'OcéAN** | Guiseppe Tornatore

# LISTE ARTISTIQUE

Eddie  
Karine  
Estelle  
Ahmed  
Noam  
Régis Labrecque

Nicolas DUVAUCHELLE  
Mélanie THIERRY  
Maryne CAYON  
Driss RAMDI  
Johann SOULÉ  
Nicolas BRIDET

# LISTE TECHNIQUE

Réalisateur  
Producteurs  
Scénario original  
Montage  
Image  
Son  
Décoration  
Costumes  
Casting  
Direction de production  
Musique  
Collaboration artistique  
Produit par  
Avec la participation de  
Pictanovo avec le soutien de  
En partenariat avec  
En association avec

Emmanuel FINKIEL  
Christine GOZLAN - David POIROT  
Emmanuel FINKIEL  
Sylvie LAGER  
Alexis KAVYRCHINE  
Philippe WELSH - Josefina RODRIGUEZ - Olivier GOINARD  
Rozenn LE GLOAHEC  
Agnès NODEN  
Juliette DENIS - Aurore BROUTIN  
Isabelle DAGNAC  
Chloé  
Elsa AMIEL  
Thelma Films  
Centre National du Cinéma et de l'Image Animée  
la région Nord-Pas-de-Calais  
le CNC  
SOFITVCINE 2 et CINÉIMAGE 9

## PROGRAMMATION

Philippe Lux  
01 80 49 10 01 / [p.lux@bacfilms.fr](mailto:p.lux@bacfilms.fr)

Lalaïna Brun  
01 80 49 10 03 / [l.brun@bacfilms.fr](mailto:l.brun@bacfilms.fr)

Laura Joffo  
01 80 49 10 02 / [l.joffo@bacfilms.fr](mailto:l.joffo@bacfilms.fr)

MC4 Arnaud de Gardebosc  
04 76 70 93 80 / [arnaud@mc4-distribution.fr](mailto:arnaud@mc4-distribution.fr)

 /Bacfilms

 #JeNeSuisPasUnSalaud

**BAC**  
FILMS